

La belle histoire de Rintintin, ce chien star né à Flirey...

Pendant la 1^{ère} guerre mondiale, les avions commencent à jouer un rôle important dans le déroulement des conflits même si leur emploi opérationnel n'est pas encore maîtrisé. Les premières légendes aériennes font alors leur apparition.

Les États-Unis sont entrés dans la première guerre mondiale afin d'aider la France à juguler les assauts de l'armée allemande ; l'aviation américaine est dispersée un peu partout en Lorraine, de juin-juillet 1917 jusqu'à l'armistice de novembre 1918 et le retour aux U.S.A. au cours de l'année 1919.



Un avion français survole
le terrain de Colombey.

Il est bien difficile de comprendre l'organisation de l'aviation américaine naissante au début de la guerre. Les unités sont mixtes. Il semble que les aviateurs français aient plus d'expérience que leurs homologues américains et que les officiers d'encadrement aient mutualisé leurs connaissances. Ce sont les Français qui conduisent l'instruction des soldats américains. Tous les camps d'instruction se situent sur l'Est. Colombey est un de ces centres d'entraînement.

Après bien des recherches auprès des anciennes familles originaires de Colombey-les-Belles, puis avec l'aide d'internet, nous avons trouvé une partie du journal de bord de l'aviation militaire américaine présente sur le Toulinois. Il y a quelques années, j'ai eu la chance d'obtenir la reproduction de plusieurs photographies d'amateurs concernant le site de Colombey-les-Belles.

Etudes Toulouses, 2015, 153, 9-14



Au dos de la photo ci-dessus il est écrit : « *Corliss C. Moseley 1^{er} lieutenant A.S., Los Angeles Cal, 1^{er} Pursuit Group, Rembercourt* ». Effectivement la « base de Colombey » fait partie du 1^{er} Pursuit Group sous les ordres du Major B.M. Atkinson, comprenant sept *squadrons* (escadrons) : le 135^e, le 185^e, le 27^e sous les ordres du lieutenant Corliss C. Moseley avec l'aigle pour emblème, le 94^e a pour emblème un chapeau claque, orné du drapeau étoilé, le 95^e une mule colorée, le 147^e un Fox terrier et le 103^e un cygne. Les *squadrons* semblent tourner sur trois, sinon, quatre lieux : à Toul où l'on trouve le 103^e du 4 juillet au 6 août 1918, à Vaucouleurs du 7 au 19 septembre, à Colombey du 5 février au 5 juin, à Toul du 7 avril au 29 juin 1918, à Rembercourt-au-Pot (en Meuse) du 1^{er} septembre au 19 novembre 1919, à Colombey-les-Belles du 17 avril 1919 au 4 mai 1919...



Quelques soldats américains place de la mairie.



Vue d'ensemble depuis la sortie de Colombey.

Dans un premier temps, l'État-major franco-américain implante une unité à Colombey-les-Belles sur des terres agricoles réquisitionnées, de part et d'autre de la route qui mène vers Barisey, en limite de la forêt proche. Un grand nombre d'abris sont construits, des baraquements en pin sont montés, aux abords de la voie ferrée Barisey-Mirecourt, tel un immense casernement provisoire, pour abriter les avions et tout ce qui est munitions, accessoires pour ces derniers, ainsi que l'intendance et un foyer pour les hommes. Un hôpital y sera même installé.

Des remblais sont réalisés, pour stabiliser les bâtiments. Une piste est tracée sommairement, puis empierrée afin de durcir le terrain d'atterrissage et d'envol, car la zone retenue n'est pas des plus stables, à la limite de l'inondable. Des soldats russes et hindous, probables prisonniers de guerre enfermés au fort d'Écrouves affectés au service du Génie, charrient des brouettes de pierres pour drainer le sol spongieux sans résultat valable.



Baraquements dans la forêt.

La forêt proche permet de cacher les avions ; des alvéoles y sont aménagées en abattant quelques arbres, en quelque sorte en stratégie de camouflage, car les grands hangars étaient trop facilement repérables par l'aviation ennemie.



Devant tous les problèmes rencontrés, il est décidé de changer de zone. La piste est transférée sur une autre partie du territoire de Colombey, sur le bord droit de la route qui mène à Selaincourt-Favières et voisine, elle aussi, de la forêt communale, sur un sol presque parfait. Il est coutumier d'entendre dire par les agriculteurs locaux, «*qu'un simple coup de balai y fait apparaître la roche*».

La présence de deux camps américains est relatée dans la monographie écrite par l'abbé Doyotte, alors curé doyen de Colombey. Il n'est pas très loquace à ce sujet, la guerre n'ayant pas fait de gros dégâts au village. Seule la petite maison du n° 17 de la rue Jeanne d'Arc fut abattue pour barrer la route aux ennemis venant de Vaucouleurs.



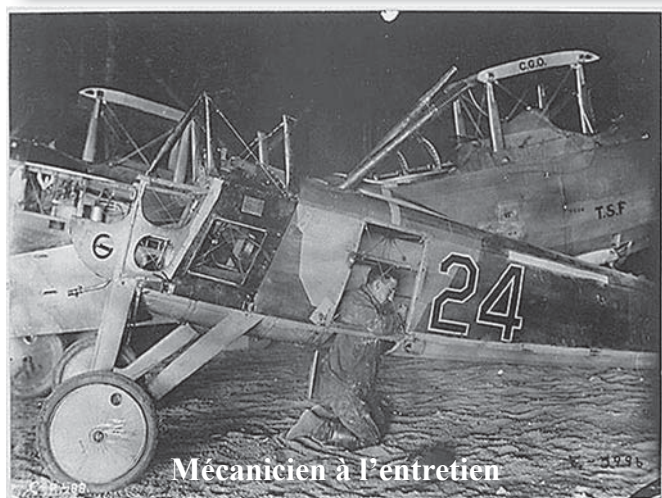
Cantonement provisoire

Ainsi on réaménage des alvéoles à l'orée du bois. Et, pour transporter les munitions et le carburant depuis le casernement où sont stockées les réserves, une voie de chemin de fer est en partie réalisée (voie de 60) mais ne sera pas achevée avant la fin des hostilités. Notons au passage la proximité de la ligne de chemin de fer de Barisey à Mirecourt. C'est peut-être pour cette raison que l'aérostation a été implantée là.

Les agriculteurs se souviendront longtemps des apports de pierre sur leurs terres ; l'un d'eux a monnayé ces remblais, sortis à grands coups de pelles et de charrois, pour réparer les chemins communaux.



Spad XIII



Mécanicien à l'entretien

Etudes Touloises, 2015, 153, 9-14



L'équipe des mécaniciens d'entretien



Les demoiselles aussi s'intéressent aux avions

La base de Colombey était plutôt réservée à la maintenance des avions, à l'instruction des pilotes américains et à leur entraînement. Beaucoup de ces appareils ont transité par Colombey pour réparations



Les aviateurs partent chaque jour pour effectuer des opérations ponctuelles d'observation et de bombardement sur les secteurs occupés. C'est au cours d'une opération de reconnaissance après bombardement, le 15 septembre 1918, sur le site appelé le saillant de Saint-Mihiel, que le sergent pilote Lee Duncan, attaché au 135^e *squadron* d'observation, chargé de cette mission, observe, sur le territoire de Flirey dévasté, que les occupants ont quitté les lieux. Il aperçoit un chien errant parmi les décombres. Il décide alors de poser son avion à proximité, chose relativement facile, les prairies ne manquant pas aux alentours et part à la recherche de l'animal. Une surprise attend notre lieutenant qui découvre, dans un hangar dévasté servant de chenil, plusieurs chiens de guerre, utilisés alors par l'armée allemande comme chiens de liaison ou chiens civières, dressés à traîner un brancard léger pour évacuer les blessés.

Dans une fosse, sous les gravats, Duncan découvre une femelle, en piteux état, contre laquelle se blottissent cinq chiots, nés quelques jours auparavant. Notre pilote rapporte ses « prisonniers » à la base de Colombey. Le commandant (capitaine Brian) enthousiaste, adopte la mère et trois petits. Quant à Duncan, il récupère les deux derniers, une femelle et un mâle, qu'il nomme Nénette et Rintintin. Les chiots sont donc nés à Flirey !



Duncan, les pilotes et la nouvelle recrue.



ORIGINE DE CES NOMS.

Pour honorer la présence et le courage de tous ces soldats venus nous secourir, les petits Français fabriquaient, avec des morceaux de laine, des petits personnages de 5 à 6 centimètres de hauteur, reliés par une épingle de sûreté et préfigurant un couple. Le garçon en bleu, symbolisant la tenue bleu horizon de nos pioupious et la demoiselle en blanc.

Ces gentils porte-bonheur avaient pour noms Nénette et Rintintin. Ils sont nés de l'imagination de l'illustrateur Francisque Poulbot. Très froissé par la vente de pantins allemands à la perruque filasse et à l'air idiot dans les vitrines parisiennes, il fabrique des poupées que son épouse habille et tous deux donnent pour noms Nénette pour la fille et Rintintin pour le garçon.



Les chiots devinrent donc les mascottes du 1^{er} *Pursuit Group* nommé aussi en français la L.G.V., la Grenouille Volante.

Le hasard faisant parfois bien les choses, amateur d'histoire locale, j'ai conservé plusieurs reproductions photographiques, montrant les aviateurs américains et français sur le terrain de Colombey, dont une très intéressante où l'on peut voir le lieutenant Lee Duncan devant son SPAD XIII ayant un des chiens dans ses bras.

Notons également, au passage, un article de l'Est Républicain du 6 janvier 1992 relatant la jeunesse de monsieur Roger RICHERT, devenu mécanicien garagiste, qui, avec ses camarades de classe allait voir

les avions de près. Son épouse, Marguerite racontait : « Un jour, un officier est arrivé avec un petit chien. Mon mari l'a pris dans ses bras. Il s'appelait Rintintin ».

Après quelques mois de présence sur la base de Colombey, Rintintin et Nénette, tout juste sevrés, suivent leur maître. Et c'est à Toul que Duncan va être autorisé par sa hiérarchie à utiliser les connaissances d'un sergent prisonnier allemand, parlant l'anglais, et dont le père était dresseur de chiens, afin de commencer le dressage de ses protégés.

Mais la guerre continue et, le 3 novembre, Duncan est blessé lors d'un combat. Il est soigné dans un hôpital à Ménéil-la-Tour où, en principe, les animaux ne sont pas admis. Mais les médecins ferment les yeux. Notre malade réussit à y faire venir ses protégés et, dès qu'il peut se lever, se permet de divertir ses compagnons de chambrée.

Une semaine plus tard c'est l'armistice. La guerre est finie, les aviateurs américains du 135^e *squadron* et les autres sont embarqués au Mans le 5 mai 1919 et sont à New York le 1er juin.

LA NAISSANCE D'UNE STAR

Le lieutenant Lee Duncan est autorisé à emmener ses deux protégés. Nénette ne supportera pas la traversée et ne survivra pas à une pneumonie. Rintintin est bien vaillant, son maître en fera un champion en sauts et équilibre. Par une heureuse rencontre avec un caméraman amateur ce chien deviendra la grande vedette du cinéma des années 1920. Le caméraman, n'était autre que Charles Jones, qui réalise quelques bouts d'essais avec Rintintin et Duncan qui ainsi font leurs débuts dans les salles de cinéma. Cela intéresse les plus gros producteurs du moment. C'est Darryl Zanuck, jeune loup, un peu tête brûlée, qui est chargé d'élaborer un premier film avec le jeune réalisateur cinéaste débutant Charles Jones.

La vogue de Rintintin grandit jour après jour avec ses fans et ses clubs. Il apparaît principalement dans des films d'aventures, mettant en évidence ses dons extraordinaires d'acrobate issus d'un savant dressage.

RINTINTIN : UN CHIEN FRANCO-AMÉRICAIN

La carrière de Rintintin est lancée. En 1919, les Warner Brothers Studio sont créés par quatre frères qui viennent s'installer à Loos Angeles, en passe de devenir la capitale du cinéma. Darryl Zanuck, le futur producteur, ne s'était pas trompé. Il fait acheter le script

Etudes Toulouises, 2015, 153, 9-14

de Duncan par la Warner. Le premier film « *Where The North Begins* » est un énorme succès.



L'affiche du premier film

C'est « le contrat mirifique », qui propulse la compagnie sur le chemin de la gloire. Grâce à cette manne financière produite par la star canine, la Warner rachète la firme Vitaphone qui lui permettra de produire « *The Jazz Singer* » (Le Chanteur de Jazz), le premier film parlant en 1927.

STAR DU BOX OFFICE EN 1926

Rintintin est alors la star française la plus connue outre atlantique. Il gagne 6000 dollars par semaine, alors que Marilyn n'en gagnera que la moitié, trente ans plus tard. Son statut est celui d'un acteur à part entière ; il habite Hollywood dans un appartement à la mesure de sa popularité. Il a gagné plus d'argent à cette époque que Charlie Chaplin. Son maître d'hôtel lui prépare des tournedos quotidiens, dégustés sur fond de musique classique, ce qui lui facilite la digestion.

C'est ainsi que sont tourné vingt-six films de 1922 à 1931. Les journaux spécialisés, lui font bonne place dans leurs pages réservées aux stars de l'écran.

Après 10 ans d'une carrière exceptionnelle, Rintintin meurt le 10 août 1932 à Los Angeles, dans les bras de l'actrice Jean Harlow. Il est enterré dans le jardin de son maître, avant d'être transféré au cimetière des chiens d'Asnières, suite à une requête diplomatique. Il aura vécu 14 ans. Sa disparition fut un événement international. Une radio américaine bouleversa son programme pour lui consacrer une émission spéciale. Le très sérieux *Times* de Londres lui réserva même un éditorial.



RINTINTIN LE RETOUR

1950. Le mythe refait surface par l'intermédiaire du petit écran. Profitant de son formidable essor, la Compagnie Screen Gems, qui deviendra La Colombia, ressuscite Rintintin et le succès devient planétaire. La série envahit les écrans du monde entier, avec 164 épisodes de 1954 à 1959.

Comment est-ce possible ? À la mort de Rintintin, toujours sous contrat avec la Warner, Duncan est invité à promouvoir l'image de celui-ci. Parallèlement à sa carrière, Rintintin avait trouvé le temps de fonder une famille avec une chienne offerte à Duncan par un éleveur de bergers allemands aux U.S.A. Lee Duncan a gardé un de leurs fils, Junior. Ils partent donc faire une tournée commerciale pour promouvoir l'image de ce dernier en 1933. Rintintin Junior, premier chien à voler en avion, gagne à son tour le cœur des Américains.

LES HÉROS NE MEURENT JAMAIS

En bon gestionnaire, Lee Duncan, avait pris soin de repérer une autre lignée de bergers allemands de la trempe de Rintintin, et susceptible de l'incarner à l'écran, sa propre descendance ne s'étant pas montrée à la hauteur... N'est pas star qui veut ! C'est ainsi que Duncan, dresse Rintintin II et IV, qui ne descendent pas du Rintintin d'origine, mais qui deviendront les héros méritants de la série télévisée.

Outre la location et l'exhibition des descendants de la grande lignée de Rintintin on trouve, dans la propriété de Mrs Propps, dans la ville de Crocket au Texas, le musée Rintintin, le fan club officiel avec d'innombrables produits dérivés, pour chiens comme pour maîtres. D'autres sites nombreux, consacrés à Rintintin et à sa descendance, témoignent de l'ampleur du phénomène.

Une bande dessinées, « *Les belles histoires de l'oncle Paul* », parue en 1964 dans le magazine *J2 jeunes* raconte en quelques pages et d'une belle façon, cette vie de chien depuis la base de Colombey.



En France rien, ni à Colombey-les-Belles, ni à Flirey, ni à Toul, ne marque d'aucune manière la naissance sur notre sol de ce mythe international du cinéma ! C'est grâce au grand écran que les Toulois et aussi les téléspectateurs pouvaient vivre ou revivre, le jeudi 20 novembre 2008, ces moments passionnants et forts des salles obscures grâce à un film réalisé par Vincent Hachet et Pascale Potrel.

Michel POIRSON